

LE SYNDROME DE STOCKHOLM : AIMER CELUI QUI NOUS RAVIT

SARAH CHICHE

Un otage n'éprouve pas toujours de la rancœur à l'égard de ses ravisseurs : il peut ressentir de la compréhension, voire de la sympathie... et même se ranger à leurs côtés ! C'est le « syndrome de Stockholm ». Est-ce courant ? S'agit-il d'une pathologie ou d'une réaction normale ?



“ J’ai mis une per-
ruque sur ma
tête, de la crème
marron sur le
visage, j’avais une
mitraillette dans
mon sac, je l’ai mise
autour du cou, je suis entré dans la
banque, j’ai tiré vers le plafond et j’ai
dit “tout le monde au sol, que la fête
commence ! ». Lorsqu’il fait irruption
dans une agence bancaire du centre
de Stockholm, le 23 août 1973, Jan-
Erik Olsson, tout juste évadé de pri-
son, avait imaginé tous les scénarios
possibles. Aussi, dès l’intervention
des forces de l’ordre, se retranche-
t-il dans la banque. Il prend en otage
quatre employés et demande *manu
militari* la libération de son compa-
gnon de cellule, Clark Olofsson – ce
qui, lui est accordé. Mais ce qu’Ols-
son n’avait pas du tout prévu au
programme, c’est qu’au cours des six
jours de négociation, régulièrement,
les otages s’interposeront entre les
ravisseurs et les forces de l’ordre.
« Une otage m’a dit qu’elle devait
aller aux toilettes, mais les toilettes
étaient en bas, là où la police atten-
dait. J’ai dit “Va aux toilettes, mais
tu dois revenir, tu dois penser à tes

amis", elle y est allée, les policiers ont tenté de la retenir mais elle est revenue à moi. Les autres femmes ont fait comme elle, elles sont revenues. Il y avait une situation amicale entre les otages et moi, c'était très étrange», racontera-t-il, quarante ans après les faits, à nos confrères de *France Info*. Plus étonnant encore : non seulement les otages suédois refuseront de témoigner à charge contre Olsson et Olofsson, mais ils iront leur rendre visite en prison, comme on le ferait à de vieux amis,

Les otages suédois iront même rendre visite à leurs ravisseurs en prison.

et l'une des otages, Kristin, nouera une relation amoureuse avec Olsson. On a même raconté qu'ils se seraient mariés – ce que les intéressés ont toujours démenti.

Cinq ans après ce fait divers, le psychiatre américain Franck Ochberg nommera donc « syndrome de Stockholm » ce comportement paradoxal qui amène des victimes ou des otages à développer des affects de sympathie, d'empathie, d'estime ou d'amour vis-à-vis de leurs ravisseurs, souvent au point d'adhérer à leur cause. Corrélativement, ces victimes développeront vis-à-vis des forces de l'ordre une grande hostilité.

Enlèvement de l'ambassadeur britannique en Uruguay en 1971, détournement d'un Boeing de la TWA en 1973 lors d'un vol New York-Chicago ou d'un Airbus A320 par le GIA à Marseille en 1994... Après leur libération, des centaines d'otages ont raconté, lors d'entretiens psychologiques, avoir traversé des >>

Natascha Kampusch souffrait-elle d'un syndrome de Stockholm ?

Le 2 mars 1998, la petite Natascha Kampusch, dix ans, se rend pour la première fois à l'école à pied. En chemin, elle croise la route de Wolfgang Priklopil, un ingénieur électricien d'une trentaine d'années, au volant d'une camionnette blanche. Elle n'arrivera jamais en classe. Enfermée dans un réduit de cinq mètres carrés plongé la plupart du temps dans l'obscurité, ce n'est qu'au bout de deux longues années de claustration qu'elle obtiendra de son ravisseur le droit de se déplacer dans le reste de la maison. Priklopil l'emmènera même faire du ski ou les boutiques avec lui. Totalement assujettie à son emprise, ce n'est pourtant qu'au bout de dix ans de captivité qu'elle réussira à s'évader : un jour qu'elle lave la voiture de son ravisseur, il s'absente quelques minutes pour répondre à un coup de fil ; elle prend ses jambes à son cou. Recherché par la police, Priklopil se jette sous un train. Sommée de répondre à la presse à une foule de questions, Natascha Kampusch frappe l'opinion publique par son calme et son insistance sur le fait que Priklopil avait deux visages : celui du monstre et celui d'un homme « doux et serviable ». « Ma seule marge de manœuvre était de lui pardonner ses gestes. Cet acte de pardon me rendit le pouvoir sur ce que je vivais et me permit de m'en accommoder. Si je n'avais pas instinctivement adopté cette attitude, j'aurais peut-être sombré dans la colère ou la haine. Par le pardon, je repoussais ses actes loin de moi. Ils ne pouvaient plus me rabaisser ou me briser, puisque je les lui avais déjà pardonnés. » Tout en répondant partiellement sur les maltraitances dont elle a été l'objet – ce n'est qu'en 2013 qu'elle admettra avoir aussi eu des relations sexuelles avec son ravisseur –, elle va jusqu'à affirmer que, d'une certaine façon, elle porte le deuil de Priklopil. La presse glosa alors beaucoup sur l'existence d'un hypothétique syndrome de Stockholm chez la jeune femme. Or, jamais Natascha Kampusch n'a pris fait et cause pour la démarche de son agresseur. Dans son autobiographie, *3 096 jours*, elle donnera sa propre version des faits : « Le rapprochement avec le ravisseur n'est pas une maladie. Se créer un cocon de normalité dans le cadre d'un crime n'est pas un syndrome. Au contraire. C'est une stratégie de survie dans une situation sans issue, et qui est plus fidèle à la réalité que cette plate catégorisation selon laquelle les criminels sont des bêtes sanguinaires et les victimes des moutons sans défenses, et dans laquelle la société se complaît. »

S.C.

ENTRETIEN

AVEC HÉLÈNE VECCHIALI

Qui peut développer le syndrome ?

Psychanalyste également formée au *coaching*, à la PNL et à la systémique, Hélène Vecchiali vient de publier *Mettre les pervers échecs et mat* (Marabout, 2014).

Aujourd'hui, on parle de "perversion narcissique" à tort et à travers. S'agissant du syndrome de Stockholm, l'attachement d'une victime à son ravisseur est-elle nécessairement le fruit d'une manipulation perverse ou s'agit-il de tout autre chose ?

Ce syndrome a été inventé à la suite d'un fait divers survenu à Stockholm, lors d'une prise d'otages dans une banque. Depuis, il s'applique à toutes les victimes qui développent une empathie surprenante envers leurs bourreaux : prises d'otages, violences conjugales, enfants maltraités, citoyens subissant un dictateur. Toutes ces cibles ont la particularité de se sentir en danger face à celui qui les a convaincues de détenir sur elles un pouvoir de vie et de mort. On peut donc penser que pour ce faire, il faut manipuler (l'autre (ou les autres) de façon perverse : souffler le chaud et le froid, menacer et réconforter, punir et récompenser... le tout assésé par un être dépourvu d'émotions, de compassion, bref d'humanité ! Cette manipulation est donc perverse mais elle n'indique pas forcément que le ravisseur est pervers ; il peut être également fou, paranoïaque (une méfiance extrême et injustifiée), maniaco-dépressif (avec des sautes d'humeurs excessives et incontrôlées), sadique, etc.

À votre avis, existe-t-il un profil type de personnes susceptibles de déclencher un syndrome de Stockholm ?

Tout le monde peut être confronté, dans sa vie intime ou sociale, à une situation périlleuse provoquée par un être malfaisant qui met notre vie physique et/ou morale en danger, mais effectivement les réactions seront différentes selon l'intensité de la tragédie et la personnalité de chacun. Si l'événement survient chez quelqu'un de fragile, avec un manque de confiance en soi massif, la résistance sera très faible et la domination plus aisée. Si cela arrive à quelqu'un possédant une vie affective et professionnelle équilibrée et



DR

satisfaisante, on peut facilement imaginer une plus grande force pour affronter ce climat de terreur. Dans tous les cas, le courage sera plus important chez un individu qui a vécu une enfance dans un milieu familial aimant, protecteur, chaleureux et respectueux. Ce terreau favorable le portera à assumer avec plus d'aisance qu'un autre des situations si délicates.

À la fin de votre livre sur les pervers, vous citez Sartre : "Quand une fois la liberté a explosé dans l'âme d'un homme, les dieux ne peuvent plus rien contre cet homme-là ?" (Re)devenir libre, pourquoi est-ce parfois si dur ?

La liberté intérieure est à conquérir presque chaque jour... Qu'est-ce qu'être libre ? C'est oser être soi-même. C'est-à-dire savoir qui je suis, ce que je pense, ce que je ressens, ce dont j'ai besoin, être en accord avec ce que je fais et dis, tout en acceptant mes limites : les autres et la loi. Pourquoi est-ce si dur ? Parce que nous sommes programmés, dès la naissance, par nos éducateurs qui sont dans l'obligation de nous inventer. En effet, au début de notre vie, nous ne pouvons nous exprimer (« *infans* » signifie « *sans parole* ») et nous sommes physiquement à leur merci. Nos désirs, nos mimiques, nos cris, nos sourires sont donc traduits par notre entourage en fonction de leur propre lecture personnelle et non en fonction de ce que nous sommes réellement.

Comme, par ailleurs, nos parents ont eux-mêmes leur passé à porter et des projets particuliers pour nous... on comprend qu'une fois adulte, nous devons nous libérer de ces formatages plus ou moins adaptés, en effectuant un vrai travail de nettoyage, de tri, de recherche, bref une tâche de détective pour retrouver notre vérité, notre sincérité, notre propre chemin, en un mot notre « *moi* ». Suivant la lourdeur des charges transgénérationnelles, cette besogne est de difficulté variable...

Propos recueillis par S.C.

Ce mécanisme psychique s'explique du fait de la longue promiscuité dans laquelle vivent ravisseurs et victimes, les uns devenant dépendants des autres.

» affects similaires. Mais attention : tous les captifs ne sont pas susceptibles de déclencher un syndrome de Stockholm. Ce mécanisme psychique s'explique du fait de la longue promiscuité dans laquelle vivent ravisseurs et victimes, les

uns devenant dépendants des autres, surtout si le groupe des otages n'est pas soudé par une contre-idéologie suffisamment forte. Les individus jeunes, de sexe féminin, soumis à une longue captivité, seraient plus susceptibles de

vivre le phénomène. Si, selon certains, le syndrome de Stockholm constituerait un épisode psychotique aigu et donc transitoire chez des sujets qui jusqu'alors n'auraient pas décompensé, pour d'autres il s'agirait d'un mécanisme de défense particulier, dit « d'identification à l'agresseur » (voir encadré), qui surviendrait lorsque la victime, en état de choc, comprend qu'à tout moment son ravisseur pourrait lui ôter la vie.

Petite-fille d'un magnat de la presse et actrice à ses heures, Patricia Hearst est enlevée, sur le campus de l'université de Berkeley, le 4 février 1974, par l'Armée de libération sionniste (ALS), qui réclame que son père offre de quoi nourrir les habitants des quartiers pauvres de Los Angeles. Las, l'opération est si mal organisée et le FBI accumule tant les bourdes que l'ALS perd patience et commence à maltraiter la jeune femme. Laquelle se met, contre toute attente, à critiquer l'insupportable caractère « bourgeois » de ses parents. Elle prend alors les armes et le pseudonyme de « Tania », et participe à plusieurs braquages avec la bande avant d'être arrêtée.

Qu'une héritière décide un beau jour de jouer les Robin des bois signifie-t-il pour autant qu'elle est devenue folle ou bien qu'elle a soudain pris conscience, sur un mode certes radical, de certaines inégalités sociales insupportables de son temps ? Ou bien son destin singulier témoigne-t-il des difficultés que nous avons tous, au cours de notre existence, à nous affranchir de certains pactes, à tourner le dos à certaines alliances, pour prendre le risque de cheminer seul – c'est-à-dire libre ? La réponse est laissée à l'appréciation de chacun... ●

Qu'est-ce que l'identification à l'agresseur ?

C'est le psychanalyste hongrois Sandor Ferenczi qui, le premier, lors du congrès de Weisbaden, en 1932, nommera "identification à l'agresseur" l'opération psychique où, lors d'une agression sexuelle commise par un adulte, l'enfant, perclus de peur, se soumet totalement à la volonté de son agresseur en introjectant le sentiment de culpabilité de celui-ci, c'est-à-dire en internalisant ses pulsions, en les absorbant, au point de les faire siennes. Anna Freud développera en 1936, dans son texte sur *Le Moi et les mécanismes de défense*, les destins possibles de ce mécanisme de défense, notamment en insistant sur les façons dont, après un trauma, une victime peut inconsciemment imiter des comportements de l'agresseur. En s'identifiant à ce dernier, soit en culpabilisant à sa place, soit en imitant physiquement ou par des traits moraux sa personne, le sujet se protège de l'anéantissement, de l'atomisation psychique.

Plus tard, le psychanalyste Saverio Tomasella insistera sur l'identification non seulement à l'agresseur mais aussi à l'agression : la victime reste engluée dans « une fascination envers le moment traumatique, sur lequel il reste fixé ». D'où des conduites d'addiction à l'excitation morbide produite par l'effraction. Jacques Dufour parlera, quant à lui, de cette « beauté du diable » qui pousse les enfants victimes d'un parent avec la complicité tacite de l'autre parent, qui ne dit rien ou ne veut rien voir, à maintenir le lien à l'agresseur pour ne pas s'engloutir dans la blessure mélancolique de l'abandon dont ils sont l'objet.

S.C.

Voir « Les mécanismes de défense » dans le *Cercle Psy* n°14.